L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: Rue de Chartres, No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 22 OCTOBRE 1866. Entre les rues Bienville et Conti.

DUFOUR & LIMET, PROPRIÉTAIRES - ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS: LUNDI MATIN, 22 OCTOBRE.

AGENCE DE L'*ABEILLE*.

M. JUST COMES, domicilié à Donaldsonville, est notre agent pour toutes les Paroisses Inférieures de Mississippi, de la Mlle-Orléans à Baton-Rouge.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails et l'heure, voir aux annonces.

Par Hoffman & Marks—A leur salle d'encan, grande variété de marchandise sèches, Jaqueta, châles, couvertures &c.

Par A. Fellow & Co.—A leur salle d'encan, vente à crédit et sans réserve de marchandises sèches, habillements, lingerie, chapeaux et articles de modes.

Par Forstall & Spear—A leur salle d'encan, sans limite, sans réserve, des installations de gaz.

Par J. T. Hall et, comme suite des ventes, à 11 heures, à la pesse "Anchor" sur l'hospitaux, près de la rue Valle pore, beurf salé, bacon, jambon, farine, haricots, &c. &c.

Par S. Guitanin—rue de l'Esplanade, en face de l'Hôtel de la Monnaie, un lot de meubles.

☞ Achetez vos cumberries chez M. Ernest Turpin, 93 Vieille Levée.

Grande vente de marchandises sèches. — Ce jour, 22 du courant, il sera vendu, par le ministère de MM. Hoffman & Marks, à leur salle d'encan, rue Chartres, No 38, la vente commençant à 10 heures du matin, une quantité considérable de marchandises sèches, anglaises et étrangères. Le stock est complet et mérite l'attention du commerce. Cette vente aura lieu sans réserve et les conditions seront annoncées au moment de la vente. Voyez l'annonce.

Nouvelles d'Europe.

Nous avons reçu des journaux européens du 6 octobre. Ils annoncent que la question d'Orient était encore une fois assoupie et que les relatives d'insurrection dans les pays soumis à la domination de la Turquie avaient échoué. Les nouvelles sont, d'ailleurs, confirmées par les dépêches transatlantiques que nous avons publiées hier.

Nous lisons dans la *France* du 2 octobre :

Si l'on en croit les renseignements venant de Corfou et de Constantinople, l'insurrection de la Crète paraît diminuer d'importance. Ali-Pacha aurait réprimé les insurgés dans plusieurs engagements, et un grand nombre d'entre eux auraient l'intention de se soumettre. La Porte aurait même fait savoir aux représentants des puissances étrangères qu'elle serait sur le point d'accorder une amnistie générale.

Cependant une dépêche de Corfou dit que les nouveaux désordres se sont jusqu'à présent, et que ces derniers se préparent à se prendre avec des forces considérables sous les ordres de la Canée.

La *Patrie* publie de son côté ce qui suit :

Toutes les efforts tentés pour réveiller la question d'Orient ont définitivement échoué. L'insurrection de Candie est réduite maintenant à des proportions locales, et les dernières nouvelles de l'île, distribuées par les comités grecs, continuent l'aveu des défaites subies par les révoltés.

Les intrigues russes ont encore une fois échoué. La victoire finale est à l'ordre. Mais de quelque nouvelle nous avons été des premiers à dévoiler les plans ambitieux des Russes et à conseiller aux Turcs une énergique résistance, de même nous veulons être des premiers à demander à la Porte de partager la victoire avec les habitants paisibles de l'île de Crète, c'est-à-dire, en prendre des mesures du jour où le calme sera complètement rétabli, les représentants du Sultan devront réaliser les réformes jugées nécessaires et relever de rempart contre l'insurrection que la justice et la générosité.

Nous prêcherons à la Porte d'entrer dans cette voie, parce, comme nous l'avons déjà dit, les concessions tardives ne profitent jamais de force qui est à faire doit être fait tout de suite, et, il ainsi que la Porte à malheureusement perdu le long mois en faisant attendre aux Prince alors l'une la réclamation que qu'elle venait signer, du prince Charles de Hohenzollern.

Cette reconnaissance est un fait accompli, si l'on croyons des dépêches de Constantinople.

Tant mieux ! Encore des soucis qu'il vient gratuitement ceux de ce côté, le cabinet Constantinople pourra donner tous ses soins à la mise de réformes qu'il juge lui indiquer avec raison en principe, pour assurer son autorité sur ses populations chrétiennes.

Nous empruntons les paragraphes suivants au même journal :

Comme nous l'avions annoncé, M. le marquis de Moustier ayant prêté serment entre les mains de l'Empereur comme ministre des affaires étrangères, arrivera demain à Paris dans la soirée. Des correspondances d'Egypte prétendent que le vice-roi Ismaïl pacha est dans l'intention de faire jouir ses pays d'une sorte de gouvernement représentatif. Soixante représentants égyptiens, réunis en Parlement, examineraient et discuteraient les projets de loi qu'il leur soumettrait. Enfin, le vice-roi donnerait l'Egypte d'une Constitution.

Il est incontestable que ce changement réalisé, ou au moins une progrès en Egypte, s'il était consciencieusement proposé par le prince et accepté par le pays. Mais le système représentatif ou constitutionnel peut-il être sérieusement adopté aux mœurs égyptiennes ? Quelles garantie de stabilité l'Europe doit-elle demander à ce vice-roi ? Ces questions, intéressantes à tous points de vue, ne sauraient être abordées, tant qu'aucun document officiel n'est encore venu confirmer la haute décision que les correspondances égyptiennes attribuent à Ismaïl Pacha.

Une dépêche de New-York nous apprend que le général Dix vient d'être nommé ministre des Etats Unis en France.

Cette nouvelle est importante à un point de vue.

En ce qui concerne la France, si nous relations avec les Etats Unis n'ont rien à gagner à ce changement de plénipotentiaire, elles n'auront certainement rien à y perdre. En effet, c'est pendant la durée du ministère de M. Bigelow, que M. Seward s'adressa au gouvernement français, sur les affaires mexicaines, ces nombreuses dépêches qui ne gagnent pas, en publicité de ton, à être transmises par l'intermédiaire du ministre américain mis aujourd'hui en disponibilité.

Si M. Bigelow était trop loyal pour envenimer les discussions sur le Mexique, on peut dire cependant qu'il n'a rien fait non plus pour les adoucir.

Son successeur, le général Dix, n'a pas de précédens diplomatiques qui l'engagent d'avance sur cette question ou sur toute autre. Son caractère, aussi élevé, mais plus conciliant que celui de M. Bigelow, fait espérer que, non-seulement il aidera à maintenir les relations amicales existant aujourd'hui entre la France et les Etats-Unis, mais encore qu'il cherchera à les resserrer d'avantage.

La nomination du général Dix inspire à la *France* les réflexions suivantes :

Plusieurs journaux s'occupent de ce fait diplomatique et se recherchent le but et la portée. Il a accordée, se nous croyons qu'ils ont raison, à l'attribuer à des considérations de politique intérieure. Le président Johnson et le Congrès sont engagés dans une des luttes les plus graves par lesquelles ait pu s'éprouver la Constitution américaine. Les élections actuelles et l'élection présidentielle qui se prépare soulèvent entre les deux partis les questions et les passions les plus irritantes. Il est naturel que le président cherche à se rallier des hommes influens capables de rattacher à sa cause les éléments modérés du parti républicain.

Le général Dix est un de ces hommes. C'est un républicain conservateur, ancien membre du Sénat, qui, pendant la guerre, a eu le commandement des milices de New York, et s'y est acquis, assure-t-on, une légitime popularité. Il accompagnait le président Johnson dans la tournée qu'il vient de faire. Sa nomination à Paris est un témoignage de la haute confiance qu'il inspire au président des Etats-Unis.

Le général Dix n'a à traiter en ce moment aucune question délicate entre la France et son pays. La retraite de nos troupes du Mexique est un fait décidé qui ne donne plus lieu à aucune difficulté diplomatique, et quant à la politique des Etats-Unis à l'égard de l'Europe, nous avons dit, il y a peu de jours, qu'elle ne saurait inspirer aucune préoccupation sérieuse.

Nous trouvons dans nos derniers journaux parisiens les nouvelles suivantes :

On avait annoncé que M. Adams, l'ambassadeur des Etats-Unis près la cour de Saint-James, avait quitté son poste pour se rendre en Amérique. M. Adams est seulement en congé en Europe pour quelque temps, et M. Morris représente la légation pendant l'absence de l'ambassadeur.

On dérit de Londres que les commissions chargées des enquêtes sur les électeurs dans les bourgs entachés de corruption électorale se sont pas encore à la ville de terminer leur besogne.

Les révélations des témoins sont accablantes et faites avec un certain cynisme. Ils se cachent pas que leurs votes ont été pour ainsi dire mis aux enchères pour devenir la propriété du plus offrant et dernier enchérisseur. Il y en a même en bon nombre qui ayant vendu leur vote à l'un des candidats, sont allés incontinent l'insérire au profit de son adversaire.

Il s'est élevé entre l'Espagne et le gouvernement britannique un différend au sujet de la saisie d'un vaisseau anglais, le *Tornado*, comme négrier abîtant.

La presse anglaise se préoccupe sérieusement de ce différend, et demande que le gouvernement britannique exige une réparation complète.

Suivant la *Patrie*, de Turin, le plébiscite des provinces vénitiennes aurait lieu le 14 de ce mois et suivant d'autres journaux italiens, le roi Victor-Emmanuel ferait son entrée à Venise vers le 12.

Ces nouvelles sont assez difficiles à concilier. Il paraît impossible que le roi d'Italie prenne possession de la Vénétie avant que le vote ait eu lieu.

Or, les formalités du plébiscite demandant au moins une douzaine de jours.

A Florence, le Sénat va être prochainement convoqué en haute cour de justice pour se prononcer sur l'affaire de l'amiral Persano.

Les événements de Palermo viennent d'amener, après la mise en état de siège de cette ville, la déclaration de la guerre nationale. Elle aurait été décrétée à la demande de son célèbre auteur lui-même.

Le gouvernement italien a prononcé définitivement la dissolution du corps des volontaires garibaldiens.

La *Monarchie* de Gênes, avait avoir que l'entrevue de Garibaldi avec le baron de Rizzoli a pu avoir objet le concours éventuel des volontaires à la répression des désordres en Sicile. Mais, d'après le *Monitorio*, en quels termes le général Garibaldi aurait répondu ce concours :

Le baron Ricasoli s'est exprimé ainsi : Il y a deux l'ombre d'un mouvement politique à Palermo. Voilà du moins ce qu'il fait établir notamment aux yeux de l'Italie et de l'Europe. Le prétendu de Garibaldi en Sicile pourrait donner lieu à des interprétations diverses et faire croire qu'il est le comité commun par les rouges, que les chemises rouges seraient pourquoi faire rentrer dans le devoir. Il convient que Palermo sente n'aura pas besoin de la rhétorique de la loi, et qu'elle comprenne que la troupe régulière sait au besoin faire respecter l'autorité, et qu'elle rétablira l'ordre partout où il pourrait être troublé. »

« Garibaldi a pleinement approuvé les raisons exposées par le ministre. Tous deux ont ensuite causé de la manière la plus franche. Le général déclare avoir beaucoup souffert moralement.

« — Croyez, a dit alors le baron, que si je n'ai pas souffert plus que vous, je n'ai pas souffert moins.

« Garibaldi a déclaré qu'à son avis le plus grand péril pour l'Italie était de céder à des sentiments de défiance et de prostration.

« Le baron Ricasoli a déclaré ne pas douter que l'Italie ne sorte de la crise actuelle aussi bien qu'elle l'a fait des précédentes.

« Les deux interlocuteurs se sont séparés après s'être donné une poignée de main. Le général Garibaldi a eu ensuite une conférence avec le général Cialdini, ministre de la guerre »

LE NAUFRAGE DE "L'EVENING STAR".

Nous empruntons aux journaux de New York les détails complémentaires qui suivent. Voici d'abord la fin d'un récit dont le commencement est semblable à celui que nous avons publié. Il n'agit de l'instant où le steamer coula.

A ce moment commença une scène qu'aucune plume ne pourrait raconter, qu'aucun pinceau ne saurait peindre. Les embarcations étaient quatre, et la, flottant vides, chavirées ou pleines d'eau : des débris de toute sorte, des planches, des madriers brisés, la dunette en pièces, tout ce qui avait surnagé roulait, formant comme des radeaux disjoints, se poussant, s'entre-choquant, se broyant les uns contre les autres, au cahos mouvant de ruines, lancées à toute volée par le vent et la mer ; et, entre ces projectiles monstrueux, des hommes, des femmes, des enfants, se cramponnant ça et là, flottant inertes, écrasés par le vent et vient de la destruction.

Cependant, deux des embarcations avaient été atteintes par des malheureux qui avaient réussi à s'y entasser. L'une était remplie d'hommes avec une seule femme, que l'on croit avoir appartenu à la troupe d'opéra français. La autre contenait un nombre à peu près égal d'hommes et de femmes. Tous étaient presque nus. Les uns n'avaient rien relâché de sa force. A chaque instant les embarcations chavriaient, perdant à chaque fois quelqu'un des malheureux qui s'y étaient réfugiés. A la nuit, le vent moffit assez pour leur permettre de hisser des voiles improvisées. Ce sont ces deux embarcations qui ont été sauvées, l'une à rencontrée et recueillie le 5 par la barque *Elizabeth*, l'autre est arrivée à Fernandina.

Raconter des épisodes, c'est atténuer l'horreur ; cependant, il en est qu'on ne peuvent être passés sous silence : ils sont nombreux et tous sont terribles.

Voici en quels termes un des survivants, M. Harris, raconte son miraculeux sauvetage :

« Des hommes et des femmes flottaient ça et là, s'accrochant à tout ce qu'ils pouvaient saisir. Les cris se perdaient dans les hurlements du vent de salve une épave, mais je dus la lâcher pour me faire broyer par les débris nouveaux. Un instant après, un morceau de la cabine passa, je m'y hissai, mais j'en fus arraché dix fois et la remontai de nouveau, chaque fois mes membres avaient des fragments signes. Je luttai ainsi deux ou trois heures. De mon promontoire flottant, je pouvais par momente voir toute la scène. Je vis une mortie du pilotéme, horrible d'une partie du pont rompu, sur laquelle étaient entassés plus de cent créatures se tordant dans toutes les attitudes du désespoir. Une embarcation la quitte en l'air en séparant à quelque distance, je quittai mon asile et la poursuivis à la nage. Je l'atteignis, plusieurs personnes s'y tenaient attachées, entre autres le capitaine Allen. Nous la retournâmes et y entrâmes. Nous étions dix. Ne pouvant pas la manœuvrer, nous passâmes tout le jour sur le lieu du naufrage. Le soir, nous le perdîmes de vue. Nous étions restés de longues heures plongés dans l'eau de mer. La nuit commença à nous tourmenter. Quelques uns brûlaient de la soif, mais moi je ne devinrent que plus atteres ; d'autres burent de leur urine, et en obtinrent quelque soulagement. Un homme passa près de nous, accroché à un tronçon, sans le prisonnier à bord, et nous eûmes le moyen de nous gouverner. A huit heures du soir, nous rencontrâmes l'autre embarcation, dans laquelle étaient le second lieutenant avec neuf hommes. Pendant la nuit nous nous perdîmes de vue, et dans la matinée du 5 nous fûmes recueillis par le brick norvégien *Fleetwing*. »

Parmi ceux qui étaient dans l'embarcation, une jeune femme, *une française*, agée de dix huit ans environ, s'est accrochée aux rebords et y est restée cramponnée plusieurs heures. Trois fois elle a vomi, et trois fois elle a ressaisi le bateau. A la quatrième fois elle était trop faible et elle a disparu. Nous étions trop épuisés pour la secourir. Tout nous était étouffé. Nous étions blessés, et l'eau de mer irritait nos blessures horriblement douloureuses.....

C'est dans cette embarcation qu'était le capitaine ; quatre fois il y est remonté après qu'il eut chavirée, un matelot l'a frappé à la tête et l'a tué.

Voici une autre scène douloureuse, dont un de nos compatriotes a été victime. Au moment où une des embarcations a chavirée, il y a eu une lutte terrible pour remonter à bord. Un chauffeur est un français qui se trouvait en présence, le français criait incessamment : « *Mes jeunes ! ma jeune femme !* » Ces deux hommes se prirent un instant corps à corps, puis, avec un effort surhumain, le chauffeur dégagea une de ses jambes et allongea un coup de pied en pleine poitrine à son adversaire, qui fut englouti.

Nous terminerons en enregistrant ce témoignage que nous trouvons dans un récit de l'un des survivants. Le courage et le calme qui ont été manifestés par la plupart des passagers, les femmes aussi bien que les hommes, méritent une véritable admiration. Quand la machine a été désemparée, les femmes se sont mises avec un courage remarquable à l'œuvre, et elles ont tout fait les moyens possibles. Elles ont rejeté tous les vêtements qui pouvaient embarrasser leurs mouvements. Des femmes, des jeunes filles, des bagues, des brochés, des pierres précieuses, convraient le pont de toute coûte. Et pas un murmure, pas une hésitation, point de défaillance. C'était de l'héroïsme, l'héroïsme du désespoir, mais le spectacle d'une fermeté inouïe, et un exemple que n'ont pas donné au même degré tous ceux de qui les plus faibles auraient dû l'attendre.

Les Incendies au Canada.

Nous lisons dans le *Courrier des Etats-Unis* du 16 octobre :

Nous avons appris hier une nouvelle et terrible catastrophe, un incendie presque égale à celle qui a dévasté Portland. Québec est en cendres. Trois de deux mille maisons ont été brûlées dans la nuit de samedi à dimanche. Québec est une des plus belles villes du continent américain, et c'est presque une ville française. A tous les points de vue c'est une calamité lamentable, mais à ce dernier titre elle nous touche particulièrement, et ne peut manquer d'exciter à un vif intérêt chez les sympathies de nos compatriotes de l'un et de l'autre côté de St-Laurent. — disons plus, — de l'un et de l'autre côté de l'Océan. Voici les dépêches qui nous sont parvenues sur cet événement ; nous y ajoutons un dernier télégramme qui annonce un sinistre du même genre, dont a été frappée la ville d'Ottowa, capitale politique du Canada.

Montréal, 15 octobre.

Un incendie terrible a dévasté la ville de Québec, hier soir ; les faubourgs de St Rock et de St-Sauveur sont détruits ; quinze cents maisons ont été la proie des flammes. Quatre personnes ont péri : un soldat a été tué par une explosion et un officier a été grièvement blessé.

Québec, 15 octobre.

Tout le district de la ville situé à l'ouest de la rue de la Couronne jusqu'à la porte de St-Sauvent, sur l'espace d'un mille carré, est détruit.

Dix-sept églises et couvents sont réduits en cendres.

Deux mille maisons ont été la proie des flammes. Vingt mille personnes se trouvent aujourd'hui sans asile. Un grand meeting a été convoqué pour aviser aux moyens de secourir les malheureux incendiés et recueillir des souscriptions.

Ottawa, 15 octobre.

La ville d'Ottawa a été cruellement éprouvée hier par un désastreux incendie qui a détruit un grand nombre de maisons laissant sans pain des milles pauvres. Plusieurs centaines de personnes se trouvent sans asile et sans ressources et l'on s'occupe d'apporter quelque soulagement à leur misère.

THÉATRE D'ORLÉANS.—Demain, mardi, on donnera à ce théâtre la première représentation d'une grande comédie en trois actes, intitulée : *Nos Alliés*, de Paul Morand ; et *Hyrriette et Charlot*, vaudeville en un acte, de Mme Xavier et Varin.

CHRONIQUE LOCALE.

LA FETE DES TURNERS UNIS. — Notre population allemande était en grande fête hier. Elle s'est rendue en procession aux Fair Grounds, musique en tête, et là elle a célébré l'union de l'*Turnverein* de la Nouvelle-Orléans par toutes sortes d'amusements et d'exercices. Nous n'en ferons pas la description attendu que ce sont chaque année les mêmes détails et, à peu de chose près, les mêmes incidents.

MORTALITÉ DANS LA VILLE.—Il y a eu dans la journée d'hier 22 décès, dont 4 du choléra, 2 de la fièvre jaune, 1 par suicide.

PETRICIDE. — Alfred Daniel, (c.), accusé d'avoir tué son frère en août dernier sur la plantation Hamel, paroisse de Jefferson, a été arrêté par l'officier Malloy. L'affaire sera examinée par le recorder Abern.

TAILLADE PE POIGNARDÉ. — On a transporté hier à l'hôpital de Charité un nègre auquel un blanc inconnu a été quelque temps auparavant été plusieurs coups de canne-épée et de poignard.

ENQUETE. — Enquête a été faite sur le corps de Stephano Robriera, de Sicile, âgé de 18 ans, trouvé mort au coin des rues Franklin et Poydras. Verdict : mort de la fièvre jaune.

SIROP CARMINATIF.—Pourquoi vous laissez-vous affaiblir, énerver et même détruire par du mal cruel, le plus infernal de tous les maux la DYSENTERIE, quand vous pouvez en être entièrement délivré en vous servant d'une bouteille de la célèbre préparation appelée le SIROP CARMINATIF DE MARSDEN ?

Le meilleur avec pour l'usage des familles est sans contredit le PALM SOAP de M Rebaud.

S. HESSE, agent, No 3, rue Tchoupitoulas.

—M. Alexandre Dumas publie à la *Presse* un roman qui n'est pas son chef-d'œuvre, assurément : *Parmenie et pressonnet*. Mais il y introduit episodiquement un Porthos américain qui me paraît réussi. Vous allez le voir à l'œuvre :

Un autre jour nous étions en traversant avec le colonel Packeno et deux ou trois autre cavaliers devant un hôtel assez bien meublé, mais fort mal tenu. Le colonel désirait avoir quelques renseignements qu'un prisonnier seul pouvait lui donner. Mon père d'âmes seul sur le détachement consenti, le jour, existait un collet au bonnet de premier rang, le mot en revers sur son cheval, et le rapporte au ministère de la guerre en lui d'aout :

Dites, mon colonel, voilà ce que vous avez demandé.

La Liberté et l'Opinion Nationale.

Nous avons publié hier tout ce qui avait trait à la première phase de la querelle entre M. Franciquo Sarcey et les rédacteurs de la *Liberté*, et nous avons donné en post-scriptum le résultat du duel qui a eu lieu entre M. Duvernois et M. Sarcey. Cette seconde affaire a été motivée par une réponse de M. Duvernois à un article de M. Sarcey. Nous reproduisons cette réponse dans laquelle le rédacteur de la *Liberté* dit leur fait à MM. Guéroult, Sarcey et Malespine. Ce dernier oubliant son triste passé de la Nouvelle Orléans, a été, paraît-il, vertement puni de l'audace qu'il a eue de s'ériger en témoin dans une affaire d'honneur. Il a dû se retirer avant le premier rendez-vous au bois de Vincennes. Voici l'article de M. Duvernois qui a été la cause immédiate du duel :

LE MONDE DROLATIQUE.

Il est bien établi maintenant que MM. Sarcey et consorts ne se battent qu'à la pleurésie.

S'ils vous ont offensé gratuitement, ils refusent réparation ; ils vont porter leur joue toute chaude à la police correctionnelle ou ils gardent les démentis qu'on leur a infligés. Devant cette attitude nous nous sentons désarmé.....

désarmé par le rire ; aussi, quelques soient à l'avenir leurs impertinences, nous nous garderons bien de leur demander réparation, et nous nous borterons à leur en donner de notre mieux. Dans ce but, nous inaugurons à leur intention un monde nouveau, LE MONDE DROLATIQUE.

Exécuteur testamentaire de M. Florentino et critique à son tour, M. Sarcey a peut-être du talent, mais il n'a, à coup sûr, aucun sentiment des convenances. Du premier coup d'œil l'on reconnaît un égaré dans un monde qui n'est pas le sien.

Si M. Francisque Sarcey avait eu le moindre sentiment des convenances, il n'eut pas insulté gratuitement toute la rédaction de la *Liberté*, sans provocations ni motifs.

Si M. Francisque Sarcey avait eu le moindre sentiment des convenances, il ne prendrait pas aujourd'hui la parole dans sa propre affaire, et il laisserait ses témoins s'expliquer.

Prendre la parole soi-même en pareille circonstance, c'est montrer deux choses : la première, qu'on n'a pas de savoir-vivre ; la seconde, de qu'on n'a pas trouvé dans tout Paris deux hommes capables de vous représenter et de vous couvrir suffisamment jusqu'au bout.

Dans tous les cas, sachons gré à M. Sarcey d'avoir rompu le silence, car il nous a donné le droit de discuter enfin publiquement sa conduite dans cette affaire et les mobiles qui l'ont dirigée.

D'abord ne faisons pas à M. Sarcey l'honneur de lui donner une importance qu'il n'a pas, et prenons-le pour ce qu'il est : un instrument de son rédacteur en chef, M. Guéroult.

La *Liberté* et *l'Opinion Nationale* sont les deux journaux démocratiques dont l'antagonisme ne peut plus accuser à l'intérieur. *l'Opinion Nationale* représente la doctrine saint-simonienne, la doctrine de l'égalité dans la servitude ; sur la doctrine de la politique extérieure, l'*Opinion Nationale* est le journal de la guerre quand même, et ces mêmes hommes, qui une fois pas capables de venger les injures qu'ils ont subies, ne sont ni de réparer celles qu'ils ont faites, ces mêmes hommes mettent chaque jour aux prises tous les peuples de l'Europe. Jamais les prétexte ne leur font plus défaut pour envoyer les autres au périt que les prétexte ne leur manquent pour s'en tenir eux-mêmes à l'abri, et il y a longtemps que leur politique hybride, tout à la fois lâche et pusillanime, ni pacifique, ni gouvernementale, ni opposante, a été marquée au fer rouge de ces deux mots : IMBECILITE MACHIAVEL.

Toutefois, nous l'avons dit à M. Sarcey, il a cru que fois que l'occasion s'en est présentée, et, l'an dernier, nous lui avons infligé une volée de bois vert qui aurait guéri de la manie de parler de celle que M. de Villemessant, et à sa suite tous les petits journaux, avaient administrée à M. Sarcey.

Il est donc pas surprenant que M. Guéroult ait senti le besoin d'insulter la *Liberté*, il ne l'est pas davantage que le prudent pontife de l'Opinion nationale ait chargé un de ces ecrivains du soin de servir ses ressentiments. Ces jeunes de la démocratie n'aimant pas à faire leurs affaires eux mêmes, mais nous tenons à faire savoir au Père Gérard que nous ne sommes pas dupes de sa manœuvre.

Il faut le dire aussi, ce n'est pas avec un complet désintéressement que M. Sarcey s'est fait le serviteur des rancunes du Père ; l'ancienne testamentaire de M. Fiorentino, critique à son tour, avait à défendre la barque qu'il ouvre tentée les semaines dans le sous sol de l'*Opinion* et qu'il croyait menacée.

Ce que M. Sarcey ne nous pardonne pas, c'est d'avoir remplacé le feuilleton bel domestique par la chronique quotidienne, ainsi que le faisaient déjà l'*Evènement* et le *Soleil*, ainsi que le fait maintenant le *Pays*. C'est pour acheter le droit de protester contre ce système et de défendre sa boutique, que l'homme aux bretelles a promis au Père de nous injurier d'un provocation.

Ainsi, d'une part, les rancunes du clergé saint-simonien, de l'autre, le désir de défendre une petite boutique théatrale, voilà ce qui a amené M. Sarcey à une attaque injurieuse contre nous.

Le l'affaire qui s'en est suivie, tout le monde en sait autant que nous.

On sait qu'ayant attaqué simultanément M. de Girardin et ses collaborateurs, M. Sarcey a brièvement offert aux rédacteurs de la *Liberté* de la condition d'insulter l'autre. On sait que nous ne nous sommes pas prêté à ce marché honteux.

On sait aussi les résultats de la promenade grotesque qui a eu pour seul résultat de faire prendre l'air à des bretelles, désormais légèrement.

Cela donne le dégoût, finissons en.

Nous admettons deux théories en matière de point d'honneur.

Nous admettons que l'on dise :

Le duel est absurde et ne prouve rien C'est un lège du moyen age, un préjugé aussi barbare que celui de la guerre. Ignorant le bon sens, public détrier les insulteurs et ne faisons jamais appel au jugement de Dieu.

Cette doctrine est devenue celle de M. de Girardin.

Nous admettons également que l'on dise :

Le duel est un fait de liberté individuelle, ce qui peut le faire accepter même par les adversaires de la guerre. Il est indispensable aux journalistes, parce que leur courage est le garant de leur sincérité, et leur mépris du danger personnel la caution de leur dévouement à la chose publique. Nous ne voulons insulter personne, mais nous n'entendons pas qu'on insulte notre drapeau. Si nous avons tort, nous le reconnaîtrons ; si nous avons été offensés sans motif, nous demandons que l'on se retracte.

De ces deux doctrines, qu'elle est la meilleure ? Nous admettrons volontiers que c'est celle de M. de Girardin, mais nous croyons aussi qu'elle n'est pas à la portée de tout le monde. Après avoir lui même sacrifié au point d'honneur, après avoir travaillé à la fin des crises politiques de 1848 et de 1852, qui valent trente duels, M. de Girardin est à son aise pour établir et pour défendre la doctrine opposée au duel.

Faisant partie d'une génération qui n'a pas fait ses preuves et que l'on accuse volontiers de cœpticisme, à une époque où nous assistons à la décadence de toute les grandes nationalités et où la presse n'a plus d'autorité, nous croyons que c'est au devoir servir notre opinion que de mouvrer à quoi point nous y sommes attachés, et nous ne jugeons pas que nos moyens nous permettent d'adopter la doctrine de M. de Girardin. Ce n'est pas orgueil, c'est modestie.

Et ce n'est pas que nous voulions forcer les gens à nous imiter !

Nullement. Nous leur demandons seulement d'être sincères.

Il est vrai que de l'avis de M. de Girardin, qu'ils le disent ! Seulement, alors qu'ils n'envoient pas de cartels et qu'ils n'en acceptent pas ! qu'ils se soient jamais témoins ! qu'ils disent franchement : " Nous ne voulons pas battre. "

Mais si l'on accepte un cartel, qu'on y fasse honneur ! Si l'on consent à être témoins, qu'on se montre aussi braves que chatouilleux aux moins pour son compte qu'on se montre brave et chatouilleux pour le compte d'autrui ! On est libre d'aller au bois de Vincennes, à huit heures du matin, mais si l'on y va, il faut pouvoir y montrer ses bretelles. On est libre de ne pas servir de témoin, mais si l'on sert de témoin, on perd le droit d'être moins exigeant pour son tempérament, on perd le droit d'empêcher les démentis, on perd le droit de porter les soufflets de police correctionnelle.

Ce ces matières, c'est tout l'un ou tout l'autre : il faut placer le point d'honneur au dessus de la raison, ou la raison au-dessus du point d'honneur. Il n'y a qu'une seule chose de méprisable : c'est de rester à l'infracondition et la poltronerie de ces gens qui parlent chaque jour frédonnent de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe, ou qui mettent leurs bras sous leur terrain, et qui ne sont pas capables de donner ou de recevoir galamment le moindre coup d'épée.

CLÉMENT DUVERNOIS.

— On lit dans la *Correspondance générale*, de Vienne :

« Plusieurs feuilles parlent d'une expérience remarquable que le professeur Horn a faite à Munich. Il avait placé sur le conducteur d'une machine à électriser, à laquelle il venait d'imprimer un mouvement rapide, et qui était munie d'un disque en verre de près d'un mètre de diamètre une substance qui fait de fer dont l'extrême extrémité aboutissait à un verre d'une saturée d'ozone. En fixant une des extrémités du fil de fer au trottoir de la machine et en mettant l'autre extrémité dans un verre d'eau, celle-ci se trouve saturée d'une combinaison de cyanure.

« Si quelqu'un respire souvent cette eau on s'il en boit, il ressent une douleur violente qui gêne le cœlera, suivie d'une choléritne très violente. Le remède le plus sûr qui guérit presque instantanément cette maladie, provoquée artificiellement, consiste à boire de l'eau saturée d'ozone.

« L'utilité pratique à retirer de cette expérience saute faire des analyses de l'eau potable contenant des combinaisons de cyanure, ainsi qu'à rechercher les moyens de détruire cette combinaison, C'est, de reste, un fait connu qu'après de violents orages, lorsque l'air est fortement ozonisé, le choléra diminue.

— Il est écrit que la perfide Albion nous déposera toujours. Voici un nouveau genre de réclame qui, perfectionné par M. Milland, aurait un succès fou ici :

Il s'agit, dit la *France*, d'une nouvelle revue portant le titre de : *The Aldgate Monthly Magazine*.

Les rédacteurs nous annoncent que le nouveau *Magazine* est : donné gratis au public par MM. F. Ellis & Cie, marchands drapiers, merciers et cordonniers : Hymène ! myrdon !

En ouvrant la revue, on est étonné du singulier mélange de littérature et d'arithmétique qui en forme le fond. Pendant que le lecteur est profondément absorbé par la lecture du *Lego* inséndés, son regardtombe tout à coup sur les prix courants de la maison F. Mille & Cie. N'est-ce pas ingénieux ? Ces prix sont complètement intercalés dans le texte même du roman.

Par exemple, à la page 21, on lit les quelques phrases suivantes : « Mary se distingua qu'un parfaitement cette ombre au milieu de l'obscurité. Pourtant, il n'y avait pas à se tromper. Cet homme, c'était lui ! c'était Edward ! Qui pouvait l'amener à cette heure sous les fenêtres de cette vieille femme ? Mary frissonna de la tête aux pieds, pardonna en drap noir depuis 35 schillings. Il venait donc pour nommer un crime ! Un crime ! Les gencux de Mary étaient, soulient pour chasse, cuir garanti, depuis 12 à 18 schillings, sous son corps ; elle faisait ... à voir, chemisiers de femmes de 5 à 20 schillings, etc., etc. »

PAR LE TELEGRAPHE.

DEPECHES TRANSMISES A L'ABEILLE

Le Président Johnson à Baltimore.

Affaire des Commissaires de Police.

LEUR PROJET DE RESISTANCE.

Ils repoussent tout compromis.

NOUVELLES D'EUROPE.

Sévères condamnations en Russie.

LE MEURTRE D'UN AFFRANCHI EN GEORGIE.

Nouvelles de la Passe.

New York, 21—Le vapeur Herman, parti de Southampton le 10 est arrivé.

La London Times dit du grand meeting des ouvriers à Leeds, qu'aucun mouvement n'a autant attiré l'attention depuis, longues années, comme cela a été prouvé par l'immense multitude qui s'y était rassemblée pour soutenir les principes de la société de la réforme électorale, établie à Leeds.

Le choléra fait toujours quelques victimes à Londres.

Trois navires étaient arrivés à Nikolajewsk.

On fait courir des bruits alarmants sur la santé de l'impératrice du Mexique.

Russie.—34 personnes sont compromises par suite des découvertes faites pendant le procès Kanakosoff. L'une a été condamnée à mort et quinze ont été exilées en Sibérie.

Autriche.—L'Empereur s'est décidé à renoncer au titre de roi de Lombardie et de Vénétie.

Turquie.—On craint un soulèvement en Thessalie et en Epire, Hanovre. La loi qui annexe le Hanovre à la Prusse a été promulguée dans le Hanovre le 6 octobre.

Baltimore, 21—Le président Johnson a visité cette ville aujourd'hui, en réponse à une invitation de la Société des Jeunes Amis catholiques à l'occasion de la séance de clôture de l'Assemblée plénière. Il était accompagné de Mme Patterson.

Il ce qui concerne les commissaires de police, on dit qu'un compromis a été proposé par les parties représentant le gouverneur ; suivant ce compromis, les commissaires nommeraient un de leurs juges dans chaque ward et un secrétaire d'élection du parti conservateur. Cette proposition est maintenant soumise aux commissaires de police.

Washington, 21—Le Président a reconnu Don Augustin Quintero, comme consul de Costa Rica à la Nouvelle-Orléans, et M. Parkins et M. Palin comme vice-consuls de Suède et Norvège, le premier à la Nouvelle Orléans, le second à Austin Texas.

Mexico, 21—Arrivée ce matin, la canonnière des E. U. Tacony, capitaine Temple, qui était partie de Charleston le mercredi soir.

Le commodore T. Lanman est arrivé sur le Tacony et transférera l'escadre à l'amiral Palmer qui consolidera ainsi l'escadre de la côte Atlantique et du Nord-Atlantique.

Augusta, 21—Après un examen préliminaire devant le juge de la Cour de Comté, trois des personnes arrêtées pour le meurtre d'un affranchi dans le comté de Columbia ont été déchargées, et une, John Perrin, a été mise en prison pour être jugée ensuite par le second lieutenant avec neuf hommes. Pendant la nuit nous nous perdîmes de vue, et dans la matinée du 5 nous fûmes recueillis par le brick norvégien *Fleetwing*.....

Cependant nous nous étions dans l'embarcation, une jeune femme, *une française*, agée de dix huit ans environ, s'est accrochée aux rebords et y est restée cramponnée plusieurs heures. Trois fois elle a vomi, et trois fois elle a ressaisi le bateau. A la quatrième fois elle était trop faible et elle a disparu. Nous étions trop épuisés pour la secourir. Tout nous était étouffé. Nous étions blessés, et l'eau de mer irritait nos blessures horriblement douloureuses.....

C'est dans cette même embarcation qu'était le capitaine ; quatre fois il y est remonté après qu'il eut chavirée, un matelot l'a frappé à la tête et l'a tué.

Voici une autre scène douloureuse, dont un de nos compatriotes a été victime. Au moment où une des embarcations a chavirée, il y a eu une lutte terrible pour remonter à bord. Un chauffeur est un français qui se trouvait en présence. le français criait incessamment : « *Mes jeunes ! ma jeune femme !* » Ces deux hommes se prirent un instant corps à corps, puis, avec un effort surhumain, le chauffeur dégagea une de ses jambes et allongea un coup de pied en pleine poitrine à son adversaire, qui fut englouti.

Nous terminerons en enregistrant ce témoignage que nous trouvons dans un récit de l'un des survivants. Le courage et le calme qui ont été manifestés par la plupart des passagers, les femmes aussi bien que les hommes, méritent une véritable admiration. Quand la machine a été désemparée, les femmes se